



PROJECT MUSE®

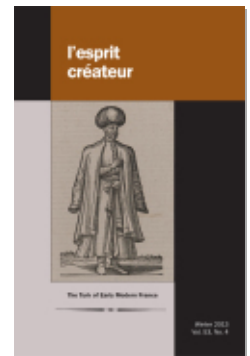
Un transgenre grammatical ? : la tension linguistique dans *Les Adolescents troglodytes* d'Emmanuelle Pagano

Virginie Sauzon

L'Esprit Créateur, Volume 53, Number 1, Spring 2013, pp. 74-86 (Article)

Published by The Johns Hopkins University Press

DOI: 10.1353/esp.2013.0003



➔ For additional information about this article

<http://muse.jhu.edu/journals/esp/summary/v053/53.1.sauzon.html>

Un transgenre grammatical ? : la tension linguistique dans *Les Adolescents troglodytes* d'Emmanuelle Pagano

Virginie Sauzon

F ACE AU CHAMP encore relativement peu exploré que représente la transidentité¹ en France et dans l'espace francophone, la littérature des XX^e et XXI^e siècles offre un angle d'étude particulièrement pertinent. D'abord car c'est par le livre qu'elle conquiert sa visibilité populaire, par exemple à travers la publication de la biographie *J'ai choisi mon sexe* (dont le sous-titre de couverture est *confidences du peintre Michel-Marie Poulain*), rédigée par Claude Marais et publiée en 1954², sans compter l'importance de la littérature et notamment de textes autobiographiques sur la transsexualité (Foerster 186). Plus globalement, tout texte sur ce sujet, qu'il soit plus ou moins fictif, met en jeu la spécificité du matériau littéraire lorsqu'il s'agit d'écrire le genre, de sonder ses variations, ses certitudes, ses instabilités. Si cet article n'est pas le premier travail à se pencher sur les représentations littéraires du sujet transidentitaire³, l'étude attentive d'un discours fictionnel pourrait rappeler les enjeux politiques du langage tout en tentant de comprendre ce que peut la langue française face à l'inscription d'un personnage trans⁴ dans le corps social. Comme l'analyse détaillée de certains aspects du texte est à ce titre primordiale, je ne concentrerai ici mon attention que sur un seul roman : *Les Adolescents troglodytes* (2007) de l'auteure française Emmanuelle Pagano. Bien que ce texte ait connu une très bonne réception critique⁴, l'écrivaine a encore peu attiré l'attention des universitaires. Anne Flint et Todd W. Reeser⁵ se sont toutefois déjà penchés à profit sur *Les Adolescents troglodytes*. Tout en bénéficiant de ces recherches, la présente contribution essaiera quant à elle de démontrer la pertinence d'une approche linguistique dans l'analyse d'un récit centré sur un personnage transidentitaire.

Dans *Les Adolescents troglodytes*, le lecteur suit Adèle, conductrice de navette scolaire dans une région apparemment froide et reculée, dans ses périples quotidiens, mais plus encore dans ses réflexions. Le récit, en focalisation interne, est livré à la première personne du singulier. Ce « je » présente une instabilité grammaticale : il est parfois féminin, parfois masculin. Adèle, née garçon, est devenue une femme, et c'est avant tout l'histoire de cette transition que transmettent ces deux formes d'accord. « À mes yeux, une personne

transsexuelle, même complètement opérée, reste un troisième genre⁶ » lit-on dans *Mauvais Genre* (2009) d'Axel Léotard. Mais qu'en est-il du sujet grammatical ? S'inscrivant plus ou moins intentionnellement dans un réseau de questionnements politiques et littéraires, on verra comment—et avec quels enjeux—Emmanuelle Pagano joue sur la possibilité non pas d'un « troisième genre » grammatical, mais d'un *transgenre* grammatical, c'est-à-dire d'un genre aux formes mouvantes, articulant une binarité que le social ne peut percevoir que dans un cadre de mutuelle exclusivité.

Genre, transgenre et grammaire : quelques éléments de contextualisation

Les Adolescents troglodytes déploie un dispositif d'hybridation permettant à la voix narratrice de s'exprimer tour à tour (et peut-être *à la fois*) au féminin et au masculin. Les accords se succèdent sans toujours respecter la cohérence habituelle, qui veut qu'à un personnage corresponde un genre grammatical fixe. Bien que le texte de Pagano et le discours de son auteure ne se situent pas dans un cadre explicitement militant, ce choix même invite à rappeler quelques débats récents autour des enjeux politiques et littéraires des marqueurs de genre féminins et masculins.

Sous l'influence des revendications féministes, les rapports idéologiques entre genre et grammaire font débat dans les pays francophones (et non pas simplement la France⁷). L'aspect le plus médiatisé de ce débat est certainement la question de la féminisation des noms de profession, chantier important de ces dernières décennies. Mais Françaises et Français sont très loin d'en être les plus fervents défenseurs, qualifiant volontiers ces requêtes d'absurdes, d'ignorantes, de contre-productives ou d'illégitimes : il y aurait des combats autrement plus urgents à mener⁸.

Genre et grammaire ont aussi pu faire l'objet d'un travail artistique de la part des écrivaines. De par son hybridation du genre masculin et féminin, et même bien au-delà peut-être des intentions de l'écrivaine, *Les Adolescents troglodytes* s'inscrit ainsi dans une filiation littéraire interrogeant les liens entre langage, politique et féminisme. Deux figures de la littérature française semblent à cet égard incontournables⁹ : Monique Wittig, et l'importance donnée dans son travail à la force idéologique du langage, dans son jeu fictionnel notamment sur les pronoms comme dans son intérêt théorique pour la langue¹⁰, et Anne Garréta, qui publie en 1986 *Sphinx*¹¹, un ouvrage dans lequel les deux protagonistes principaux, engagés dans une relation amoureuse, peuvent être (selon notre habituelle grille de critères) deux femmes, deux hommes ou un homme et une femme¹². Tout au long de ce roman, Anne Garréta a évité de leur apposer une quelconque marque grammaticale de

genre, questionnant ainsi directement notre capacité à penser le récit hors d'un système de genre binaire et explicite.

Si langue et grammaire sont le terrain de plusieurs combats militants et/ou de processus de déconstruction de nos représentations majoritaires, en ce qui concerne plus précisément le genre grammatical et la transidentité, c'est d'abord la question du pronom (binaire en français, en termes de genre : « elle » ou « il ») qui s'impose. Le débat n'est pas spécifiquement francophone : on pourrait renvoyer à Jean Bobby Noble, qui consacre une partie de son texte *Masculinities Without Men ? Female Masculinity in Twentieth-Century Fictions* à la question de l'enjeu politique d'un pronom (en l'occurrence « he/she ») dans le chapitre « Boys Do Cry : Hilary Swank and the Politics of a Pronoun »¹³. C'est que le choix de recourir à tel ou tel pronom pour définir une personne trans', notamment sur la scène médiatique, a un impact fort sur nos représentations collectives. Karine Espineira rapporte aussi les propos, tenus dans un documentaire, de Leslie Feinberg : « Ma personnalité est plus complexe que les deux pronoms existants. Je refuse de la simplifier à la seule fin d'entrer dans l'une ou l'autre catégorie. Le seul autre pronom disponible en anglais est "it", qui a toujours été utilisé pour dépouiller les transsexuels de leur humanité » (138). Le modèle ternaire ne propose donc pas ici de solution, car il ne revient pas nécessairement à dénormaliser les rapports de genre. En Suède, les débats autour d'un pronom neutre ont montré que le binaire pouvait certes être reconsidéré dans une perspective politique et militante, mais dans ce cas précis le troisième pronom permet de ne pas caractériser l'individu selon son sexe, sans pour autant le réifier¹⁴.

Un système linguistique imposé en dépit des identités choisies peut constituer une réelle violence, pouvant par exemple être utilisée par des policiers quand une prostituée transsexuelle refuse de leur faire « "une gâterie" », comme le révèle un témoignage d'une enquête de Colette Piat publiée à la fin des années 1970 : « Si on dit non, ils nous embarquent et se mettent à nous parler au masculin » (enquête citée par Foerster 151). Cette violence symbolique ne vaut pas seulement dans un cadre répressif. Dans la biographie de Michel-Marie Poulain, l'auteur évoque la violence d'être appelé au masculin pour un individu se considérant femme, dans le contexte apparemment bienveillant du discours sentimental. Après un rapport sexuel (toutefois métaphorisé et euphémisé) avec son amie Solange, où Michel-Marie « s'est conduit comme un garçon » :

Solange s'éveille enfin et il l'entend murmurer, classique :

— Mon chéri !

Ces mots lui font mal, le choquent¹⁵.

À travers le motif de la relation hétérosexuelle est rappelé l'ordre symbolique que la grammaire, ainsi contextualisée par l'acte sexuel, suffit à imposer : la dénomination au masculin rappelle l'imperméabilité des termes (elle exclut de fait le féminin), et fait coïncider sans autre forme de procès le sexe dit « de naissance » et l'identité de genre.

D'où une revendication majeure : celle de pouvoir changer la dénomination de sexe sur ses papiers d'identité, et pour laquelle a plaidé le sénateur Henri Caillavet dans une reconsidération de l'état civil. Il demandait qu'avec ou sans opération¹⁶, un individu puisse accéder, sous certaines conditions, à ce changement d'état civil (voir l'intégralité de cette proposition de loi de 1982 dans Foerster 157-61). Aujourd'hui, dans le lexique de l'association Outrans, la question des pronoms est présentée comme toujours fondamentale :

La question des pronoms : Par respect pour sa démarche, on parle d'une personne trans en utilisant les accords et les pronoms correspondant à son genre d'arrivée et ce même si le physique de cette personne n'est pas encore en adéquation avec l'identité qu'elle revendique. Par exemple : Pour une MtF on dira « elle », même si elle est en début de parcours et qu'elle a encore une apparence masculine.¹⁷

En raison de ce caractère crucial du pronom, quand Anna Livia publie son étude intitulée *Pronoun Envy : Literary Uses of Linguistic Gender*, elle y inclut judicieusement la question de la transidentité¹⁸. Elle explique, en mentionnant cinq autobiographies et deux biographies écrites en français de 1980 à 1994, que la présence d'accords et de pronoms masculins et féminins est récurrente dans des écrits de ce type (Livia 167). Ainsi, au-delà de sa politique, la poétique du sujet transidentitaire semble avoir une composante grammaticale forte. C'est à ce titre que *Les Adolescents troglodytes* offre une double prise à la réflexion sur la transidentité : en plus de présenter une poétique de l'hybride, le rapport du genre à la langue est explicité plusieurs fois par le récit. En effet, pour devenir Adèle, cette dernière a besoin de l'accord de genre de la personne qui lui refuse, à savoir son frère, Axel :

J'avais remarqué que pour la première fois sans contrainte, naturellement (lui qui me disait ce que tu vas faire c'est pas naturel, c'est pas sain), il s'était disputé avec moi en faisant l'accord de genre, deux fois.

C'était déjà arrivé bien sûr, mais sous la pression sociale uniquement, quand en ma présence il ne pouvait pas sans provoquer trop de questions me parler au masculin.

Un jour il m'appellera par mon second prénom, un jour je serai sa grande sœur Adèle.¹⁹

Or la nécessité du regard de l'autre, que Marie Édith Cypris résume comme « ce tressaillement d'émotion d'être nommément femme », ne s'articule selon

elle « qu'en référence à un corps, à ce corps [qu'elle a] changé et qui est devenu, entre autres par le consensus médico-légal, celui d'une femme, en tout cas reconnu comme tel » (67). La reconnaissance du changement de sexe doit « avant tout prendre *corps* sur la scène sociale » (93). Cette « scène » est aussi révélée par *Les Adolescents troglodytes* : « Je me pensais au féminin, en faisant les accords, depuis un bout de temps déjà. Mais comme j'étais bien la seule, je me sentais à la fois solitaire et désaccordée » (76-77). La transition, lors de son existence en ville, permettra à Adèle de se faire connaître comme femme lors de son retour dans sa région d'origine, et reconnaître comme femme au sein de la fratrie, puisque la fin de l'histoire semble avoir raison du déni de son frère, après la révélation finale de l'identité d'Adèle²⁰, bien que ce passage sur le soutien fraternel puisse être une projection, le temps du récit y étant le futur. Cependant, la féminisation progressive de son identité n'empêche pas le texte, quant à lui, de se faire hybride.

Choix du double accord, binarité et représentations majoritaires

Du point de vue du prénom, le personnage principal des *Adolescents troglodytes* nous est présenté en tant qu'« Adèle » (ou, dans les quolibets du frère, « ma colle, Colette » [36]—encore un prénom féminin), et le « je » du texte se donne à lire comme féminin dès la deuxième phrase du texte : « Très vite comme d'habitude j'en ai eu marre, de la fête et de son vacarme. Je me suis éloignée discrètement, en prenant la petite route des éoliennes, puis un chemin à droite, dans les bois » (11, c'est moi qui souligne). Entrant dans ce roman après un titre qui ne semble guère annoncer la transidentité, le lecteur a tout lieu de croire que son personnage est féminin, les schémas dominants l'encourageant à ne pas questionner cette stabilité. D'autant que les descriptions d'action se poursuivent avec la marque du féminin, par exemple, « Je me suis assise sur une pierre fraîche et plate, reposante » (11), « je me suis relevée bizarre » (11), ou encore « Je marchais de plus en plus agacée » (12). Le premier doute s'instaure cependant rapidement, quand le roman fait intervenir clairement le thème du souvenir :

Je m'approche des arbres plus bas, de cette doline d'embrun ou de rien. Je prends le sentier, ce bout de ligne que j'ai tracé toute seule, à force de passer patiemment, ou sans attendre, nerveuse, l'envie d'arriver vite à travers les ramures et le poudrin. Il descend presque insensiblement, avec des griffes de branches, des froids humides, des odeurs d'eau, et certains jours des sons lointains de castors, comme à la rivière quand j'étais tout petit. Des frottements qui s'échappent à mes pas, à ma mémoire. (15)

Alors que la description des actions présentes de la narratrice se poursuit au féminin (« toute seule », « nerveuse »), intervient dans le récit cette première

dénomination masculine : « quand j'étais tout petit ». L'hybridation se renforce à la page suivante : « Je jouais souvent à mourir, quand j'étais petit garçon, je voulais qu'on me pleure » (16). Il ne s'agit pas ici que d'un adjectif, mais d'un groupe nominal : « petit garçon ». Apparaît alors la première phrase qui contient un accord grammatical double : « Je me pleurais tout seul, souvent près d'un arbre, dessous ou dessus, comme aujourd'hui dans mon bouleau pleureur, cachée par ses branches fines » (16). Cette coexistence du masculin (« tout seul ») et du féminin (« cachée ») dans une même phrase semble pour l'instant réparti selon un axe temporel, à l'instar des deux premières occurrences du masculin déjà relevées. Le masculin tiendrait de la mémoire, celle d'un corps transformé, puisque *Les Adolescents troglodytes* nous parle aussi de la transition d'Adèle et de son opération. Chez Axel, pendant longtemps, la mémoire de sa sœur ne peut s'écrire qu'au masculin, lui qui tentait de la dissuader de se faire opérer : « Un homme tracé, mon frère, mais un homme sans mémoire, sans mémoire de moi depuis dix ans » (46). Face à cette amnésie, c'est l'hybride de la mémoire que tisse le texte par ses entrelacs de formes féminines et masculines : « On se disputait parce qu'il me trouvait indécent, moi qui voulait être tenue, corset et gaines serrés » (81). Ici, la tension vient donc de la confrontation entre deux points de vue : celui d'Adèle et celui de son frère. L'opération ne résout pas cette tension, puisqu'Axel refuse de faire l'accord au féminin, hormis devant témoins qui ne voient que l'apparence féminine d'Adèle, ou à travers l'ironie : « pour toi qu'es si libérée (il insistait sur le *e* final) » (94).

Toujours dans une tension imposée par le regard extérieur, c'est aussi le choix narratif de rendre Adèle à sa terre d'origine qui, outre le thème de la mémoire, impose dans une certaine mesure l'hybridation grammaticale, exprimant l'anticipation ou la crainte de la mémoire collective (dans le chemin la ramenant au hameau : « personne ne m'a reconnu », puis, directement après, « Je suis entrée au bar » (90), c'est moi qui souligne). Cypris écrit à ce sujet, matérialisant elle aussi dans la langue la nécessité de surimpression sur la mémoire des autres : « Nombreux sont *celles* qui changent de région pour débiter leur vie de femme, fuyant le spectre d'une antériorité pénible » (Cypris 265²¹). Dans *Les Adolescents troglodytes*, ce « spectre de l'antériorité » se matérialise linguistiquement, par ces variations entre formes féminines et masculines.

Cependant, l'hybridation masculin/féminin dans le roman ne concerne pas uniquement une antériorité qui ferait retour, ou une nette division préopératoire/postopératoire. La tension linguistique à l'œuvre ne correspond strictement ni à un axe temporel ni à une dichotomie regard extérieur/regard sur soi, bien qu'ils la fondent en partie. D'abord, car du récit du souvenir d'enfance ou

d'adolescence peut surgir une marque du féminin (par exemple, lors du récit d'un incendie, « Je suis montée dans notre chambre » (123), ou, de manière plus significative encore, quand il est question de ce livre lu au lycée dans lequel Adèle a choisi son prénom féminin, « Je m'étais embarquée dedans et j'avais décidé de ne jamais le rendre » (78). Le roman fait aussi se rencontrer féminin et masculin dans une même temporalité, au sein des pensées d'Adèle. Le texte construit de ce fait un personnage qui ne se fonde pas sur une exclusivité linguistique de genre, bien que son ressenti insiste sur le « féminin ». Un passage sur la sexualité d'Adèle, empreint d'une hybridité particulièrement soutenue, en est le plus révélateur : « Pénétrée en garçon j'ai souvent essayé, puisque j'aime les hommes, mais ça m'a toujours fait si froid. Glacé et glacée j'étais » (68). La dernière phrase révèle une temporalité peu précise, par le choix de l'imparfait et l'absence de compléments de temps ou d'adverbes. Mais il n'y a là qu'un seul procès, « j'étais », forme verbale complétée par un seul adjectif en figure dérivationnelle, dont la variation ne peut dès lors pas échapper au lecteur : une forme masculine, une forme féminine, les deux reliées par la conjonction de coordination « et », ne suggérant en soi aucune opposition. C'est cette hybridité grammaticale qui donne au féminin son pouvoir non pas d'épanorthose, mais de complément : la voix narratrice ne se reprend pas, n'annule ni le premier terme ni les formes précédentes du masculin ; plutôt, elle précise, délivre le ressenti, incarne la tension. La phrase suivante ne contient que des adjectifs portant la marque du féminin, et reprenant d'ailleurs l'adjectif « glacé » : « Fissurée bien sûr, endolorie un peu, mais refroidie surtout, rétractée, glacée plusieurs fois, comme sur plusieurs couches, comme au fond de moi, comme, ah oui, comme le torrent en dessous des grottes il y a deux ans » (68). Plus encore, quand le participe passé adjectivé « sodomisé » vient définir clairement la périphrase évoquée, il est explicitement masculinisé alors que le reste de la phrase ne compte que des adjectifs féminins : « Sodomisé je me sentais à la fois agressée et malformée, duelle, et ça me donnait envie de vomir » (68). En inscrivant d'abord ce procès au féminin, avec un complément masculinisant, et en le commentant de manière hybride, puis en l'inscrivant, comme dans le dernier extrait, au masculin tout en le commentant au féminin, cet extrait fait se superposer les certitudes, et incarne cette « dualité » dont il est question dans un texte qui se fait linguistiquement et sémantiquement *queer* : certitude que le corps ainsi appréhendé par ce contact est masculin, que certaines sensations (voir certains adjectifs) sont envisagés de ce point de vue, mais certitude aussi de ressentir l'acte en tant que femme ; peut-être aussi continuité de ce ressenti dans un corps féminin (« Je déteste ça, être tenue serrée par quelqu'un d'autre. J'ai tou-

jours eu mal sodomisé [...] Pourtant la pénétration vaginale, et même les lèvres encore cicatricielles, j'aimais, j'aime ça » (67). Car « pénétrée en garçon » peut certes signifier « avant l'opération », d'autant qu'il est fait référence, un peu plus loin, à son « corps de garçon » (69), et donc se heurter au ressenti d'Adèle d'être une femme. Cependant, étant donné le réseau sémantique développé et la tension maintenue grammaticalement phrase après phrase, « pénétrée en garçon » peut aussi apparaître comme une simple périphrase pour « sodomisée », mais en refusant de l'envisager hors du contact homosexuel. Pour que cet acte sexuel puisse être pensé, verbalisé au féminin, et ainsi évoquer une relation hétérosexuelle, il lui faut encore le retour de la périphrase qui certifie l'identité féminine : « Je n'arrivais pas à me savoir fille d'être pénétrée de dos » (68). Le détour sémantique (« pénétrée de dos », comme plus tôt « pénétrée en garçon ») illustre encore l'association inéluctable de cet acte au corps masculin (« sodomisé ») et partant, à l'homosexualité masculine. Ce qui fait alors lien entre le masculin et le féminin, et qui est certainement le motif déterminant du passage, on l'a vu avec la présence d'un adjectif à la forme double (« glacé »), c'est le sentiment de violence, comme quand la narratrice évoque la sensation de viol : « Je me sentais inexplicablement cogné, brutalisée. Je me sentais à la fois esseulé et soumise à une impudique proximité » (69). Le parallélisme syntaxique de ces deux phrases, jouant sur un rythme binaire adjectif masculin/adjectif féminin montre que cette division est inclusive : l'un n'exclut pas l'autre ; la violence est ressentie à la fois au masculin et au féminin, car elle s'éprouve dans les deux corps : corps masculin, corps féminin—mais aussi corps ressenti, corps 'réel', matérialisé. Ainsi la temporalité ne suffit pas à expliquer la présence du masculin et du féminin. Leur coexistence constitue au contraire l'identité émotionnelle du personnage, s'inscrivant quant à elle dans la durée, puisque cette identité « duelle » se poursuit même après l'acte sexuel : « Je m'étais rhabillé et assise » (69). À tous niveaux, la dramatisation grammaticale de l'hybride atteint ici un acmé. Elle fonde un rythme binaire beaucoup plus perceptible, mais surtout incarne une tension dans la simultanéité, et dans la propre intériorité d'Adèle.

Cette dernière, par son inscription dans le langage, ne peut certes pas être considérée comme un parangon de l'hétéronormativité, qui par définition catégorise les individus de manière purement exclusive : on est soit homme, soit femme. Mais cette inscription du binaire, fût-elle grammaticalement hybride, rappelle certains codes des représentations majoritaires : la sodomie, par exemple, rejetée comme pratique homosexuelle ou acte oppressif, face au véritable éloge de la pénétration vaginale déjà mentionné. Or Adèle est aussi constamment amenée à se faire performeuse de l'hétéronormativité.

Puisqu'Axel se refusait à avoir une sœur, Adèle (en transition) et lui, vivant ensemble en ville, ont pris « l'attitude que les gens attendaient [d'eux], celle d'un jeune couple qui se ressemble » (81). On ne peut donc pas conclure que la *scène* ou les codes hétérosexuels, ni leurs projections fantasmées, libèrent nécessairement Adèle, loin s'en faut ; mais *Les Adolescents troglodytes* rappelle alors que l'expérience transidentitaire est une mise en récit liée à la matérialité d'un corps²², et que si le genre est performatif, sa remise en cause ne se satisfait pourtant pas d'une simple hybridation linguistique.

Concernant cette matérialité du corps, le parcours transitionnel n'est pas donné chez Pagano avec autant de détails (hormonothérapie, avis sur les différentes opérations, regard extérieur et médical, recommandations entre initiés, etc.) que dans les récents textes, par exemple, de Juliette Jourdan (*Le Choix de Juliette*²³) et Axel Léotard (*Mauvais Genre*). Chez Pagano sont évoquées les hormones, ainsi que les enjeux vestimentaires (notamment le corset) de la performativité du genre²⁴, mais le réseau dans lequel ces éléments s'inscrivent fait primer le métaphorique plutôt que la forme descriptive, informative ou comparative. Les enjeux administratifs eux-mêmes ne sont que guère mentionnés ; tout juste trouve-t-on un sommaire où le pluriel domine comme pour ne pas trop spécifier l'expérience :

J'ai abandonné mes études, j'ai fait des petits boulots pour ramasser l'argent de l'opération. J'ai passé tous les tests, j'ai vu les psys, et j'ai pris toute seule le train pour Bruxelles.

Quand j'ai eu ma nouvelle carte d'identité dans les mains, j'ai longtemps fixé le petit *f* et mon nouveau prénom, j'en aurais pleuré. (85)

C'est à ce moment-là que la narratrice désire revoir les lieux de son enfance : « J'ai voulu aller un jour ou deux tourner autour de la ferme du fond, marcher sur ma terre avec mes jambes, revenir fendue près du lac où j'avais été la petite sirène de ma mère » (85). Ce déplacement de ce qui est ou non décisif pour Adèle, par rapport à d'autres récits de la transidentité, a été relevé par Todd W. Reeser. Ce sont le retour à la terre d'origine, l'évocation de la nature et de la figure maternelle qui révèlent la renaissance. Que le procédé de l'opération soit rendu sous forme si abrégée (malgré son habituelle difficulté et sa durée) ne diminue en rien l'importance de cette transformation chez Adèle, mais c'est un peu comme si cette transformation devait en définitive s'inscrire *naturellement*, à plusieurs titres, dans son parcours. Ce naturel voit aussi se matérialiser le corps féminin jusque dans ses invraisemblances anatomiques, comme lorsqu'Adèle dit à son partenaire qu'elle a ses règles, ou qu'elle évoque douleurs menstruelles et écoulements de sang. Cette dialectique du fantasme et du réel, mais aussi du naturel et de l'artifice humain²⁵, dit ce que la langue fait au corps : « Petit je me

rêvais souvent fendue et je me réveillais déçu » (82). L'adjectif « fendu » au masculin aurait pu suffire, s'il ne s'agissait là que d'une métaphore ; mais il est assertion grammaticale de la transformation (« fendue »), annonce de ce qui suivra aussi (« fendue » revient dans le passage donné ci-dessus sur le retour à la terre d'origine) là où le corps enfantin, largement préopératoire, fantasme sa transition : « Ce détour du bras droit pour contourner une poitrine naissante, je l'avais décrypté tout jeune chez des filles plus grandes que moi, je l'avais copié très vite, et mon frère l'avait remarqué » (48). Le récit ne suffit donc pas, et il suffit d'autant moins que, comme on l'a vu, il révèle constamment des tensions.

Vis-à-vis de tous ces éléments, il faut noter que comme le rappelle Sally Hines, les critiques sur la transsexualité ont pu, d'un point de vue féministe, reprocher aux transexuel-le-s de reproduire les schémas les plus limités et extrêmes du système binaire féminité/masculinité²⁶. D'ailleurs, récemment, le texte de Cypris semblait refuser les identités de genre hybrides au profit d'un rapport binaire clair²⁷. La politique de cet uniquement binaire interpelle parfois dans le texte de Pagano, surtout par rapport au frère, quand il s'agit des valeurs ou attentes conférées à l'un ou l'autre sexe : « Il aimait se bagarrer, moi pas, et je prenais conscience de ma différence en me regardant comme inversée dans ses jeux de plus en plus brutaux » (35). On peut aussi s'interroger face à la reproduction fraternelle du couple parental : « Il rentrait le bois avec papa, je me souviens, il poussait la porte de l'épaule, il jetait les bûches au sol et maman râlait pendant que je courais chercher un balai » (46). Mais c'est précisément le poids idéologique des représentations binaires, figeant notre appréhension des corps autant que du corps social, que *Les Adolescents troglodytes* semble mettre en récit :

Mon frère se moquait de moi.

Il me traitait de liseuse. Je n'étais pas encore une fille pour les autres, non, je l'étais à peine pour moi, mais dans la bouche de mon frère, c'était plus insultant encore de se faire traiter au féminin. Lire au lieu de jouer au foot, c'était un truc de fille. Liseuse, comme menteuse, amoureuse (le pire du pire), pisseuse. (34)

Finalement, au caractère binaire que présente parfois la diégèse ou notre incursion dans les pensées d'Adèle, répond, pour le complexifier, d'une part une mise en scène questionnant directement les représentations majoritaires, et d'autre part une langue qui articule cette binarité. Car si Adèle ne se satisfait pas d'une hybridité de genre social, et désire une matérialisation corporelle du changement, la matérialité du texte, ses formes marquées du féminin comme du masculin, tranchent explicitement en faveur de l'hybridité : « je bandais, dégoûtée de mon corps de garçon » (69).

C'est en raison de cette importance des choix grammaticaux qu'il nous semble impossible de réduire *Les Adolescents troglodytes* à un roman essentialiste sur la féminité ou la masculinité, malgré un ensemble d'images parfois problématiques : dans ce récit, le possible essentialisme de la « féminité » ou de la « masculinité » n'est jamais séparé de l'aspect éminemment *construit* et hybride du discours. Ici, pas de communauté militante, de discours spécialement revendicatif : des « absences » remarquées par une certaine partie de la critique²⁸. Cependant, on ne saurait échapper aux enjeux politiques implicites. L'étude du texte a montré que, loin de ne cantonner le masculin et le féminin qu'à un essentialisme binaire des stéréotypes sur la féminité et la masculinité, ce jeu sur la grammaire française permettait de rendre la transidentité à sa complexité, et non à un simple schéma normalisant de redite de la binarité. De plus, *Les Adolescents troglodytes* offre la possibilité d'un regard inclusif : le texte ne déploie pas seulement le ressenti féminin d'Adèle, et sa souffrance à devoir se confronter à son propre corps. Même dans sa certitude d'être une femme, Adèle recherche, à travers son frère Axel, à ce que la mémoire de son corps masculin n'empêche pas son présent au féminin : que les deux se construisent finalement l'un l'autre, puisqu'ils existent forcément, dans son histoire, dans sa manière d'investir son corps, en écho et non pas en exclusion l'un de l'autre. Si cette articulation révèle certaines perceptions sociales normatives, le fait que la langue inclue les deux formes au sein d'une même phrase, voire offre une variation du même mot, montre que ce qui gêne le déploiement d'une identité de genre assumée, c'est moins le fait que le système soit binaire que l'idée que cette binarité ne puisse être fondée que sur une mutuelle et définitive exclusivité—et, symboliquement, un processus d'exclusion. Une réflexion qui ne s'arrête donc pas au sujet transidentitaire : elle met au centre de la réflexion la supposée imperméabilité des genres, tout en ne niant pas la potentielle certitude—et la légitimité—de ne vouloir en assumer qu'un. D'où cette proposition de Pagano, en tant que voix auctoriale : non pas l'usage d'un je hybride mis en récit au masculin et au féminin, mais le fait que pour exprimer la certitude d'être une femme, selon une claire binarité, le texte en passe par cette hybridation soutenue, instaurant un *transgenre* grammatical sans invention ni d'une nouvelle règle d'accord ni d'un nouveau lexique. C'est que les certitudes, comme on l'a vu, se matérialisent à partir des tensions : qu'elles soient imposées par l'extérieur (l'imaginaire collectif, le jeu des apparences) ou que ces tensions soient internes, propres au personnage.

University of Stirling

Notes

1. Pour les notions de transidentité, trans', transsexuel-le et transgenre, on se référera aux définitions données par Karine Espineira dans *La Transidentité : de l'espace médiatique à l'espace public* (Paris: L'Harmattan, 2008), 15-16 et 176-77. « Les personnes transgenres sont concernées par l'hormonothérapie, éventuellement par des opérations de chirurgie esthétique, mais non par l'opération de conversion sexuelle ; cependant certaines d'entre elles souhaitent le changement d'état civil leur évitant de subir des actes de discrimination dans leur vie quotidienne. [...] Les termes *trans'* ou *transidentité* effacent symboliquement les différences et permettent d'aller au-delà des divergences et de construire des revendications sur des valeurs et des nécessités communes » (16). Les termes « transsexuel-le », « transsexualité » et « transsexualisme » notamment peuvent être perçus comme stigmatisant (réduisant l'identité à la sexualité) et pathologisant les individus.
2. Maxime Foerster, *Elle ou lui? une histoire des transsexuels en France* [2006] (Paris: La Musardine, 2012), 67.
3. En particulier Jay Prosser, *Second Skins : The Body Narratives of Transsexuality* (New York: Columbia U P, 1998) et Anne Flint, *To Live Like a Clown Fish : The Strained Relationship Between the Inside and Outside Worlds in Three Contemporary French Novels on Transgender Characters*, RMA Thesis, Literary Studies, Utrecht University, 17/06/11, <http://z.umn.edu/cqe> (consulté le 25/10/12).
4. Voir à cet égard les articles recensés par Emmanuelle Pagano elle-même sur son site internet, <http://z.umn.edu/cqf> (consulté le 31/10/12).
5. Todd W. Reeser, « Universalising Transgender Representation : Emmanuelle Pagano's *Les Adolescents troglodytes* », *Modern and Contemporary France*, iFirst article (2013, DOI: 10.1080/09639489.2012.736371): 1-15, <http://dx.doi.org/10.1080/09639489.2012.736371> (consulté le 14/01/13).
6. Alex Léotard, *Mauvais Genre* (Paris: Hugo & compagnie, 2009), 49.
7. On peut par exemple renvoyer au texte de Patricia Niedzwiecki, *Au féminin ! code de féminisation à l'usage de la francophonie* (Paris: Nizet, 1994).
8. Pour de multiples raisons dont je ne peux ici dresser la liste, je fais pour ma part le choix de la féminisation, comme on l'aura déjà remarqué.
9. Voir les analyses des textes de ces deux écrivaines par Anna Livia, *Pronoun Envy : Literary Uses of Linguistic Gender* (New York: Oxford U P, 2001).
10. Voir Monique Wittig, *Le Chantier littéraire* (Donnemarie-Dontilly: Ixe ; Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 2010).
11. Anne Garréta, *Sphinx* (Paris: Grasset, 1986).
12. Bien que certains critiques aient opéré un choix, il n'est pas grammaticalement mais interprétativement fondé.
13. Jean Bobby Noble, *Masculinities Without Men ? Female Masculinity in Twentieth-Century Fictions* (Vancouver: U of British Columbia P, 2004), 142-54.
14. Sans qu'elle concerne uniquement les personnes transsexuelles, cette initiative est fortement liée à leurs revendications. Elle est brièvement présentée sur le site SOS transphobie : « La Suède adopte le pronom neutre "hen" sans distinction de sexe », 09/10/12, <http://z.umn.edu/cqg> (consulté le 10/11/12). En France, le pronom « ille », par exemple, peut se rencontrer dans le milieu militant.
15. Claude Marais, *J'ai choisi mon sexe : confidences du peintre Michel-Marie Poulain* (Monaco: Éditions de Fontvieille, 1954), 133.
16. Pour la situation à l'heure actuelle, voir Marie Édith Cypris, *Mémoires d'une transsexuelle : la belle au moi dormant* (Paris: PUF, 2012), 319-20.
17. <http://outrans.org/infos/lexique-outransien> (consulté le 28/10/12).
18. Dans le chapitre « "Avant j'étais un transsexuel, maintenant j'étais une femme" : Linguistic Gender and Liminal Identity », Livia, 160-92.
19. Emmanuelle Pagano, *Les Adolescents troglodytes* (Paris: P.O.L., 2007), 75.
20. L'histoire d'Adèle sera racontée par Sylvain, l'un des enfants qu'Adèle conduit en navette scolaire, lorsqu'ils se retrouvent tous bloqués plusieurs heures, en raison d'un temps hostile, dans une grotte troglodyte—d'où le titre du roman.

21. L'auteure parle à ce moment-là de son propre choix de rester chez les mêmes employeurs, alors que « dans la plupart des cas, les transsexuels ne veulent pas retourner chez l'employeur *préopérateur* » (Cypris 265).
22. Voir à ce sujet Prosser, 4.
23. Juliette Jourdan, *Le Choix de Juliette* (Paris: Le Dilletante, 2009).
24. Voir Flint, 16-17.
25. Sur la complexité de cette interaction dans le texte de Pagano, voir Reeser.
26. Sally Hines, *Transforming Gender : Transgender Practices of Identity, Intimacy and Care* (Bristol: The Policy P, 2007), 18. Lire plus généralement la partie de ce chapitre consacrée aux analyses féministes du sujet trans' : « Feminist Approaches to Transgender », 17-24.
27. Ce qui lui a valu certaines réserves de la part de critiques, comme dans cet article pourtant plutôt élogieux : « Dommage cependant qu'elle s'enlise à son tour, à la fin du livre, dans des considérations relativement obtuses sur le transgenrisme, construction d'une identité hybride, qu'elle considère comme un caprice de fashion-victims. Comme si elle-même se laissait rattraper par les injonctions normatives qu'elle a contestées sur plus de 300 pages ». Elisabeth Philippe, « "Mémoires d'une transsexuelle" : parcours et souffrances d'un homme devenu femme », <http://z.umn.edu/cqh> (consulté le 10/11/12).
28. Comme en Allemagne, selon Francesco Biamonte, « *Les Adolescents troglodytes*, Emmanuelle Pagano », *Hétérographe*, printemps 2009, 84, <http://emmanuellepagano.files.wordpress.com/2011/06/heterographe-jpg.pdf> (consulté le 31/10/12).